

L'Opéra-Comique vient enfin de rencontrer un succès. *Quentin Durward*, dont on faisait grand bruit depuis quelque temps, a réalisé toutes les espérances, justifié tous les éloges.

La nouvelle partition de M. Gevaert, à qui nous devons déjà le *Billet de Marguerite*, *Georgette* et les *Lavandières de Santarem*, est une œuvre d'un mérite transcendant et qu'on pourrait regarder comme complet, si la *libretto*, par des longueurs parfois fatigantes, n'avait entraîné le musicien dans des redites inévitables.

Le sujet est le même que dans le roman de Walter Scott. MM. Michel Carré et Cormon en ont suivi la donnée avec une exactitude qui témoigne de leur admiration pour ce beau livre, mais qui comporte peu les développemens nécessaires à la scène. L'action ne marche pas, ou ne marche pas assez vite. De nombreux récitatifs substitués au dialogue, la retardent encore. Les acteurs parlent peu et chantent beaucoup; ils chantent trop. Ce n'est plus ainsi un opéra-comique, comme l'indique le titre, mais un opéra véritable. A propos de rien, vite un duo, un trio, un sextuor; tout cela est fort beau, mais tout cela peut paraître ennuyeux à un public peu habitué à tant de bruit. Je conseille fort à l'auteur des coupures, que les beautés si réelles et si nombreuses de l'ouvrage ne peuvent m'empêcher de regarder comme indispensables.

Le premier acte est celui qui vise le moins à l'effet; c'est celui sur lequel, dit-on, on comptait le moins. Les spectateurs, cependant, l'ont préféré aux deux autres, et leur avis est le bon. Rien ne vaut la simplicité. Avec bien moins d'instrumens, de complications et d'ensemble, Grétry charmait bien davantage. Nous ne désirons pas voir rétrograder l'art, sans doute; nous voudrions seulement que M. Gevaert, qui a fait preuve d'un si grand talent, et qui, peut-être demain, sera un homme de génie, ne perde pas de vue les grands modèles, qu'il les suive sans les imiter, qu'il observe surtout les nécessités du genre qu'il traite, qu'il ne recherche pas exclusivement la grandeur là où il faut avant tout de la grâce. D'ailleurs, la grandeur n'est pas dans les proportions, elle est dans le sentiment. *Casta diva* vaut pour moi le sextuor de Lucie. Si j'adresse ces observations à M. Gevaert, ce n'est pas pour contester un succès que je me suis plus tout d'abord à reconnaître, ni pour amoindrir un mérite que je veux au contraire exalter, c'est pour le mettre en garde contre un entraînement général à notre époque et qui tend à substituer l'emphase au goût, l'exagération à la force, le bruit à la sonorité.

Pour être juste à travers la partition de M. Gevaert il faudrait citer un grand nombre de morceaux. Nous regrettons que le peu d'espace qui nous reste nous permet de n'en citer que quelques-uns. La romance de Quentin est une inspiration pleine de charme, de rêverie, de douceur; son duo avec Isabelle Croy est une page remplie de la plus exquise mélodie. Le quintette du second acte ne le cède en rien aux plus beaux morceaux en ce genre.

Le chœur de la fin du premier acte est un chef-d'œuvre. Dans vingt ans, si *Quentin Durward*, comme je l'espère et comme il le mérite, est resté au répertoire, ce morceau sera comparé aux plus beaux chœurs de Weber. Le public, transporté, l'a redemandé à grands cris; on l'avait terminé pour la seconde fois depuis longtemps, que quelques voix isolées le redemandaient encore.

Le final du deuxième acte serait fort beau, s'il était moins bruyant. Le trio qui termine le premier tableau du troisième acte est bien conduit. Il y a aussi la chanson bourguignonne du roi Louis XI, d'un rythme heureux et d'une couleur fort originale. Somme toute, avec la moitié moins de tout cela, on eût fait deux opéras-

comiques ordinaires. Il y a excès de richesses, voilà tout.

La mise en scène est splendide. A part l'*Étoile du nord*, je ne me souviens pas d'en avoir vu de pareille à ce théâtre. L'armure que porte Faure, lorsqu'il vient en ambassade auprès de Louis XI, est un objet d'art qui pourrait figurer dans un musée. Celles du duc de Bourgogne et de quelques chevaliers de sa suite sont également d'une grande richesse et d'un travail achevé. Le costume pittoresque des gardes écossais a mérité une salve d'applaudissemens.

Les décors, entre autres ceux de la fin et du premier acte, sont assez remarquables. Quant à l'exécution, sans être mauvaise, je crois qu'elle sera meilleure aux représentations suivantes.

Mlle Boulart, quoiqu'elle ait fait preuve comme à son ordinaire d'un fort joli talent, se ressentait trop d'un rhume qui la tient depuis quinze jours. Qu'elle prenne garde, elle pourrait bien compromettre sa voix d'un timbre si sympathique et si pur, dans cette lutte où sa volonté veut absolument triompher de sa faiblesse.

Faure a chanté le rôle de Crèvecœur comme tout ce qu'il chante. Ah! s'il voulait sombrer un peu les notes du haut et ne pas forcer si souvent! Le rôle de Crèvecœur, il est vrai, est écrit trop haut pour lui, et remarquez que sa voix est prodigieuse d'étendue.

Mlle Révilly a été convenable dans Ameline de Croy. Jourdan a fait tout ce qu'il a pu d'un rôle qui aurait paru trop élevé à Gueymard.

Courderc a rempli en grand comédien qu'il est, le rôle de Louis XI. On craignait beaucoup pour cette partie délicate de l'œuvre. Louis XI dans un opéra-comique! Louis XI chantant, lui qui grondait toujours! M. Gevaert a senti l'écueil, l'a très habilement évité, en ne plaçant dans la bouche du terrible monarque qu'une sorte de mélopée, de récitatif mesuré. Dans les ensembles même, sa partie est toujours sobre d'éclat et sagement ménagée. Le chanteur achève de rendre cette situation vraisemblable par son talent et sa grande expérience.

N'oublions pas Prilleux, si remarquables dans le bourgeois de Liège, et terminons en faisant des vœux pour qu'un ouvrage plus important soit confié à M. Gevaert. Le Grand-Opéra est bien plus dans les proportions de son talent; c'est au grand Opéra que nous voulons maintenant l'applaudir. Si les directeurs savent un parti des facultés d'un jeune homme, bien des maîtres seront éclipsés par lui.

LA PATRIE, 30 mars 1858, p.3

Journal Title: LA PATRIE

Journal Subtitle:

Day of Week: Tuesday

Calendar Date: 30 March 1858

Printed Date Correct: Yes

Volume Number:

Year: 18

Series:

Issue:

Livraison:

Pagination: 3

Title of Article: Revue musicale

Subtitle of Article: Théâtre Opéra-Comique: première représentation de *Quentin Durwald*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM; Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaert. MM. Faure, Jourdan, Prilleux, Courderc, Mmes Boulart, Prévilly.

Signature:— Franck-Marie

Pseudonym —:

Author: —

Layout: Internal review

Cross-reference: